

LE PLAISIR DE LA LECTURE source ou aboutissement du savoir lire ?

Deux raisons principales à la présence ci-après, des textes ou extraits de textes, traitant tous du plaisir de lire.

D'abord, parce qu'il y a peu, et sans prétendre aucunement à l'originalité, nous notions à propos d'une liste de discussion commune à une centaine de personnes engagées dans une même recherche-action (A.L. n°70, juin 2000, pp.56-61) et de l'observation d'une messagerie électronique collective (A.L. n°71, sept. 2000, p.9), que les nouvelles technologies n'étaient pas sans effets sur la forme et le volume de la production écrite de chacun et notamment de ceux qui ordinairement ne sont pas enclins à écrire. Indubitablement, les NTIC incitent aux expressions de points de vue, aux échanges et aux controverses. Les extraits reproduits ci-dessous en sont une illustration. Sans plus ! Une étude approfondie des messages de la liste de diffusion (fonctionnement des discours, analyse de contenu) prévue dans le cadre de l'évaluation de la recherche en dira évidemment beaucoup plus.

La deuxième raison est que ces textes portant sur le plaisir de lire, sur la manière de le faire naître chez ceux qui débute, sur sa « transmission » aux non-lecteurs... et de manière plus générale sur la récurrente « motivation à la

lecture », sont l'occasion de réactualiser dans nos colonnes un thème qui, parmi d'autres, n'est même plus évoqué après l'avoir été beaucoup dans nos premiers numéros. Abolira-t-on les obstacles à la lecture chez certains en les convainquant du plaisir qu'elle procure à ceux qui lisent ? Ne vaut-il pas mieux faire vivre aux enfants des situations qui créeront chez eux des raisons de recourir à l'écrit ? Goût de lire... pouvoir et savoir, etc., etc.. Nos premiers lecteurs se souviennent assurément de textes sur la démocratisation des pratiques culturelles, sur l'augmentation du nombre de lecteurs, sur l'opportunité de ce que J. Claude Passeron appelait « la pastorale ». Par peur du « déjà dit » ou parce qu'ils les considèrent maintenant comme implicitement connus, les auteurs des articles n'abordent plus ces sujets. D'où ces textes... et, pour mémoire, un article datant de mars 1988 qui ajoute utilement un peu d'humour dans la controverse.

D'abord, des questions d'Anne :

Je prépare actuellement le CAPE et j'aimerais avoir vos points de vue sur ce thème « Les non-lecteurs en BCD ou comment transmettre le plaisir de lire. » Je travaille avec une classe de petite et moyenne section. Voici les idées (entre autres) que je cherche à défendre :

- On peut penser qu'en familiarisant l'enfant dès son plus jeune âge avec le livre, on peut l'aider à prendre conscience du pouvoir de l'écrit au travers du plaisir de lire ; et cela bien avant qu'il soit confronté aux difficultés d'apprentissages.

- Il faut absolument tendre vers la désacralisation du livre, on a le droit « d'aimer » ou de ne pas « aimer » un livre et/ou son contenu ; on peut également avoir un point de vue différent de l'auteur : le contenu du livre peut être contestable. Il a été écrit et/ou illustré par quelqu'un « comme nous ».

Merci.

Réponse de Thierry :

Je crains un peu que prendre la lecture par le bout du « plaisir » aille dans le sens de l'hédonisme ambiant, du jeunisme obligatoirement-t'es-ringard, aille dans le sens de la dépolitisation à tout prix qui nous entoure.

Et si on n'accédait pas au pouvoir de lire par le plaisir de lire, mais plutôt au plaisir de lire par le pouvoir qu'on a pu exercer grâce à lui ? Et si c'était le dépourvoir, l'impouvoir, le non-pouvoir de certains sur leur vie qui les empêchait d'éprouver le moindre plaisir à retrouver dans les livres ce qui n'est pas leur vie ? Et si le plaisir venait qu'on retrouve dans les livres ce qui nous montre nous, le pouvoir, le statut qu'on a dans la société ?

Et si on envisageait que l'apprentissage de la lecture puisse être autre chose qu'une somme de difficultés ? Puisse être une suite

de plaisirs qu'on éprouverait parce que dès le départ de l'apprentissage, c'est-à-dire dès le commencement de la vie, on utiliserait l'écrit pour penser le monde, pour s'émanciper de tout ce qui est mis en place pour obscurcir les cervelles ? C'est justement parce qu'on fait ce que tu décris dans le deuxième tiret de ton courriel qu'on pourrait accéder au plaisir.

Comprenons-nous bien, nous ne sommes pas des jansénistes ou des peines-à-jour, mais si c'était par le plaisir qu'on accédait au pouvoir de lire, ça se saurait. Les lectures des généreux porteurs de valises de livres, au pied des immeubles des pauvres pauvres, auxquelles ont procédé les G.O. du quart monde auraient porté leurs fruits et Jack aurait embauché des emplois-jeunes-lecteurs-d'histoires-aux-pauvres-des-hlm.

Homo sapiens aime qu'on lui raconte des histoires. Sauf que maintenant, cette fonction, c'est la télé et le ciné qui la remplissent, et un peu les lectures (qu'on appelle) d'assouvissement.

Alors, que reste-t-il à l'écrit ? La fonction de mise à distance du monde, de compréhension, d'analyse, de mise en système, donc, de prise de pouvoir. « Les enfants, on va se faire un petit plaisir, on va se lire une histoire », bon, OK. Mais si on passe à côté du « Les enfants, on apprend à lire, ça veut dire qu'on apprend à comprendre le monde, qu'on apprend à rencontrer comment d'autres pensent le monde », on passe à côté de l'essentiel de ce qui fait notre présence aux côtés des enfants.

Donc, « le bain d'écrit » dont on finit par sécher, c'est pas trop notre truc. Nous, c'est plutôt le développement d'habitudes de comparer, classer, trier, émettre des hypothèses, vérifier, construire un système, l'éprouver, le discuter. Apprendre à lire, ce n'est pas se pourvoir de « mécanismes de lecture » comme on entend nos bons pédagogues pérorer. C'est apprendre à penser autrement. C'est ça qui se transmet chez ceux qui se transmettent le plaisir, la jubilation de se retrouver dans l'écrit, de constater que c'est écrit qu'on existe. Nous avons à construire autre chose.

Anne à nouveau.

Merci beaucoup d'avoir pris le temps d'apporter un éclairage critique au thème de mon dossier.

Je trouve très intéressant le rapport pouvoir/plaisir de lire ou de ne pas lire. Il me semble malgré tout que plaisir et enthousiasme s'intègrent dans tout apprentissage sans pour autant gommer les notions d'effort et de difficulté. Je ne suis pas une adepte du « bain d'écrit » dans lequel on cherche à plonger les élèves de façon artificielle et qui est, à mon avis, caractéristique de notre société de consommation : on confond qualité et quantité.

Les élèves (de 3 à 5 ans) avec lesquels je me rends en BCD (3/4 h par semaine) ont un contact facile avec l'objet livre et sont contents de venir à la « bibliothèque ». J'ai surtout un rôle de médiateur (bien agréable) entre eux et l'écrit et j'essaie justement à ne pas limiter la séance à raconter des histoires, même s'ils adorent ça (ce qui ne les empêche pas d'aimer regarder des dessins animés...).

Chaque livre nous permet d'émettre des hypothèses et des interrogations par rapport à un thème abordé. Par exemple : « Les loups est-ce que ça existe ? » etc., nous avons donc recherché des

documentaires « parlant » des loups et j'ai été fasciné par le plaisir mêlé de fierté que les enfants avaient face à leurs découvertes ainsi que la concentration dont ils étaient capables. Je crois que là nous abordons modestement une prise de conscience du pouvoir que peut leur « donner » le monde de l'écrit...

Pourriez-vous à ce propos développer cette phrase : « (...) c'est plutôt le développement d'habitudes de comparer, classer, trier, émettre des hypothèses, vérifier, construire un système, l'éprouver, le discuter. » ?

Participation, entre temps, d'Annie :

Je reprends cette discussion sur le plaisir de lire, pour d'ailleurs aller dans le sens de ce que Thierry vous a répondu. J'encadre des stages de formation continue sur l'utilisation de la BCD à l'école. Et tous les enseignants ou presque, s'appuient sur cette idée de plaisir de lire à conquérir, entretenir, faire redécouvrir... Et pendant une semaine, je m'attache à pister cette idée et à mieux la définir avec les stagiaires. D'où vient cette conception d'un plaisir « spontané », « gratuit », et même béat, émerveillé ? Parce que c'est cela qu'ont les gens en tête : un lecteur qui ferme son livre, presque le sourire aux lèvres, déjà chargé du désir d'en ouvrir un autre. Et cette attitude existe effectivement. Mais... de quel plaisir parle-t-on ? plaisir de l'émotion, plaisir de savoir, plaisir de pouvoir, plaisir de comprendre, plaisir de suivre une histoire, plaisir de rencontrer un point de vue identique ou différent du sien ?

On en est arrivé à dire en novembre que si quelqu'un prend du plaisir à lire, c'est parce qu'il « s'y retrouve » comme on dit, c'est parce qu'il GAGNE quelque chose pour lui-même. Mais ce quelque chose est très variable, d'un individu à l'autre. Encore faut-il que ses rencontres avec l'écrit et ses confrontations avec d'autres lecteurs aient été multiples.

Quelques remarques encore qui donnent à réfléchir :

- Un stagiaire a rapporté ces paroles d'un enfant d'école maternelle dont l'un des parents travaille de nuit : « Je lirai pour savoir lire les petits mots que Maman écrit à Papa ! » Lire pour découvrir l'inaccessible, inaccessible qui a pourtant un rôle dans la vie de la famille chaque jour.

- Pourquoi lire serait-il plus important que broder ? De façon étonnante, nombreux sont les gens qui ont des scrupules à « avouer » qu'ils ne lisent pas ou peu. Ils disent ne pas avoir le temps, parce qu'il faut du temps pour lire, c'est vrai, comme pour broder. D'où cette remarque qui a surgi. Il me semble que c'est une question essentielle.

Qu'est-ce que lire apporte de plus ? La rencontre d'un nouveau langage qui développe de nouvelles formes de pensée de par ses spécificités, la rencontre d'autres pensées, celle de

chaque auteur qui imprègne son texte de sa vision du monde (celle de l'auteur-témoin du siècle, mais aussi celle du romancier et celle du rédacteur des polices d'assurance,...), et la possibilité d'écrire soi-même un jour, donc de formaliser sa propre pensée.

Quant à l'explication de la phrase que vous reprenez, je vous renvoie à l'idée développée par l'AFL, de la BCD « observatoire des écrits ». Là aussi la question de départ peut être de définir l'intérêt d'une BCD dans une école alors qu'il existe une bibliothèque municipale, parfois à 200 m. Je ne vais pas faire ici l'analyse de l'ensemble des points. Mais... j'invite souvent les stagiaires, de manière provocatrice, à arrêter toute activité de prêt individuel à la BCD, et à regarder ce qui se passe. Je les invite ensuite à réfléchir au fait que cette « bibliothèque » est au sein de l'école qui a, pour le moins, une mission éducative. D'où cet observatoire des écrits (développé par Yvonne Chenouf dans un article parmi ceux cités plus loin). La BCD devrait permettre à l'élève de prendre des repères dans le lieu, dans la production, et dans son parcours de lecteur (objectifs définis par C. Garcia-Deban), et pour ce faire, l'élève doit pouvoir comparer, trier, émettre des hypothèses (sur le contenu, sur les destinataires supposés, sur le sujet réellement traité), construire un système (classification en genre ou classification pour le rangement des documents, notion de collection et d'éditeur, mais aussi mettre à jour le système des tranches d'âge lié au rapport économique, etc.), et bien sûr se faire une idée critique de chacun de ces éléments grâce à des discussions avec d'autres utilisateurs.

- Observatoire des écrits, Yvonne Chenouf, Actes de Lecture n°33, mars 1991 ou dossier BCD, page 117

- Observatoire des écrits, Yves Parent, Actes de Lecture n°26, juin 1989 ou dossier BCD, page 89

- Présenter des livres aux enfants, Yvonne Chenouf, Actes de lecture n°25, mars 1989 ou dossier BCD, page 65

Mais aussi, la collection Théo-Prat' de l'AFL et notamment « Le goût de lire », « Comment choisir des albums » et « Une BCD au cycle 1 »...

À nouveau Thierry

À relire la fin de ce que je t'avais répondu, je m'aperçois que je voulais initialement évoquer quelque chose qui nous tient à cœur. Quand j'évoquais la notion de mécanisme de lecture dont on entend parler souvent, nous y préférons celle de pratique sociale, d'usage social de l'écrit. On voit bien l'opposition entre une conception mécaniste, behavioriste, désincarnée du social et une autre, ancrée dans le faire, le faire à plusieurs, le faire pour répondre à un besoin collectif. Comme si ceux qui s'emparent de la lecture faisaient une suite d'actes individuels, comme s'il n'y avait pas là une volonté collective de classe (excuse pour le gros mot, mais il

n'y a qu'à regarder les chiffres pour le constater) de s'emparer d'un outil de pouvoir.

Après la question est : fait-on accéder tout le monde à un outil qui ne correspond pas à ce qu'ils vivent ? (question bête, puisque c'est ce que veulent faire sans succès les hussards roses de la république) le risque étant de produire des gens nourris du sentiment de trahison de classe, écartelés entre deux cultures ? La question pourrait-elle être : puisque c'est un outil de pouvoir (sur soi-même, sur le réel, etc.), quel pouvoir ? Contre-pouvoir ? Question ouverte, mais à côté de laquelle on ne peut pas passer. Et pas loin de nos petiots de maternelle avec lesquelles on va en BCD, parce que s'il s'agit d'une pratique sociale à construire (mais une pratique de quoi), c'est tôt qu'il faut commencer.

Deuxième réponse d'Anne

J'avoue que cette réponse va plus dans le sens de mon dossier ou en tout cas de ce que je pense. Merci encore !

En fait, j'ai eu envie de travailler sur le rapport des jeunes enfants à l'écrit dès que j'ai su qu'il fallait établir un dossier pour l'oral professionnel. Cette détermination a été renforcée par la réflexion d'une enseignante, à propos de mon intervention en BCD : « Il n'y a rien à faire pour que les enfants aiment lire. Regardez mes propres enfants, ils ne lisent que quand ils ne peuvent pas faire autrement et ils détestent ça. Et pourtant ils savaient tous pratiquement lire en arrivant en CP. »

En tout cas je prends beaucoup de plaisir à intervenir dans cette classe de petits-moyens.

Message de Pierre

Quand même... le plaisir ! Le plaisir !!!

Pas le plaisir à la commande, on ne va pas à la BCD comme au bordel. Mais un plaisir, un plaisir qui se construit, un plaisir culturel mais rebelle. C'est bien quelque chose qui nous anime un peu. Rien à voir avec cette satanée pastorale ou les mots de Tauveron : « nous posons, pour notre part, que la connivence culturelle se construit et qu'il existe une forme de plaisir, intellectuel et esthétique, qui est le goût avec lequel il a partie liée, le fruit d'une éducation et à cette éducation nous travaillons. » (Pas nous, j'espère !)

Connivence culturelle, collaboration culturelle. Bien sûr qu'elle se construit, cette connivence mais elle n'a pas besoin de nous pour en remettre une couche. La violence symbolique se porte bien, merci pour elle.

Tout ça va bien sûr avec un choix de « bon » textes : la Littérature. Et pourtant, il y a plaisir ou sans doute des plaisirs. Des plaisirs différents en fonction de chacun, des plaisirs qui s'opposent forcément. Les plaisirs de jouer et déjouer la Kulture. Alors, il y a sans doute un travail à faire sur ces plaisirs, là encore trier, classer, essayer, démonter, remonter, percer...

Ne renonçons pas aux plaisirs de lire.

Et enfin, un remord d'Annie

Un article à ne pas rater : L'institution des lecteurs, Jean-Marie Privat, revue Pratiques n°80 et l'exemple cité dans cet article de tout ce qui est fait dans le monde du football pour que les plus jeunes soient pris dans les « réseaux de sociabilités » (Privat) dont parle Thierry.

Eh ! oui, Pierre, nous serons les derniers à rejeter cette notion de plaisir, (quand je pense qu'un livre m'attend... !)

Enfin, l'article paru dans notre n°21 de mars 1988

Et mourir de plaisir

« Moi, je crois que ce qui compte par dessus tout, c'est de donner aux enfants le plaisir de lire. »

Effet garanti ! L'assistance pousse un soupir d'aise. Vous venez, pendant deux heures, d'expliquer, apparemment plutôt mal que bien, où seraient les obstacles à la lecture et, à votre avis, quelles sont les conditions de sa pratique ; et voilà que tout s'éclaire. Quelqu'un vient d'oser la vraie réponse : pour aimer lire, ne faut-il pas avoir du plaisir à lire ? L'action sérieuse en faveur de la lecture, n'est-ce pas de permettre aux gens de tirer des satisfactions profondes de leur contact avec l'écrit ; et tout le reste serait littérature...

L'assistance a maintenant l'impression qu'on avance vers la solution et le propos se précise : « *Ce n'est pas tellement une question de plaisir ou de besoin mais, plus exactement, de désir !* » Manifestement, la conversation prend un tour personnel qui permet à chacun de puiser dans son expérience intime : « Le désir est lié aux retrouvailles d'une satisfaction première qui est anticipée... Faites-nous des êtres désirants et ils seront lecteurs. » Ben voyons ! Mais comment ? D'autant qu'une troisième intervention tentera de faire la différence entre la lecture-plaisir (nouveau spasme dans la salle) et la lecture - comment pourrais-je dire ? - travail où information (résignation de l'assistance)...

Personne ne contestera que les gens qui lisent y trouvent, quelque part, leur compte. Sinon, pourquoi le feraient-ils ? On ne les soupçonne pas de mauvais calculs. Par définition,

un lecteur n'est jamais maso. Un non-lecteur, toujours ! Il se retient, c'est pas croyable, d'avoir du plaisir, il se crispe, il n'ose pas se laisser aller ; en un seul mot, il est en train de se l'un-taire-dire. Qui saura enfin lui révéler les joies du texte libéré ? Quelle première rencontre, quel initiateur va permettre qu'il se des-livres ?

C'est vrai qu'à l'AFL, on ne fait pas trop confiance au sauveur suprême, celui avec qui, tu vas voir, ça ne va pas être pareil. Le non-lecteur, c'est quelqu'un qui, comme le lecteur, obéit au principe de plaisir et c'est pour son plaisir qu'il ne lit pas, comme c'est pour le vôtre que vous n'écoutez pas la musique sérielle ou les chansons de France Gall...

Alors, ça veut dire quoi, exactement, faire naître le plaisir de lire ? Ce serait quoi les positions qu'il faut prendre pour que ça vienne ? Le plaisir n'est-il pas ce qui accompagne, entoure, transfigure et dépasse l'accomplissement d'une fonction nécessaire ? Quelle fonction satisfait donc la lecture chez certains et pas chez d'autres ? La seule aide qu'il soit possible d'apporter concerne alors sa nécessité. Sous quelles conditions la lecture est-elle indispensable ? Se préoccuper du plaisir « en soi » n'est qu'un vœu pieux et relève de ce que J.C. Passeron appelle la pastorale. L'orgasme brandi à chaque page comme un ostensor, voilà qui devrait mettre en confiance les frigides de l'écrit et les déculpabiliser de leur impuissance ! On est de gauche, crénom ! et on connaît même des gens qui ont lu Freud et Marx...

C'est parce que la lecture recherche, suppose, distancie et théorise le pouvoir qui se prend sur les choses, sur soi, sur le langage, qu'elle permet la prise de conscience de la nécessité, seul gage de la liberté, si l'on appelle liberté, avec Barthes, « *non seulement la puissance de se soustraire au pouvoir, mais aussi et surtout celle de ne soumettre personne* ». Le plaisir n'est pas miraculeusement associé au frottement des yeux sur un papier maculé d'encre, mais se lie à cette conquête. Il est mystificateur d'en faire une cause de la lecture alors qu'il n'en est que la plus heureuse des conséquences.

C'est en œuvrant au niveau de la raison de lire que peut augmenter le nombre de ceux qui éprouvent ce plaisir. Aussi, la lecturisation est-elle résolument du côté du socio-politique, non de l'hédonisme.

Ce n'est pas le plaisir qu'il faut vouloir partager d'abord, mais le pouvoir.

Jean Foucambert

L'ineffable grapho-phonos !

2 Colorie la case à l'endroit où tu entends **ton**

*Trompons la fatalité.
Quand les sons cesseront,
le sens et l'émotion s'entendront.*

Laurent CARLE